

**Flashes sur les jeunes réalisateurs français par Simone Dubreuilh : Chris Marker**

*Les lettres française*, n° 664 (28 mars au 3 avril 1957), p. 6.

« Chris Marker nous a offert, cette année, le régal de **Dimanche à Pékin**.

**Dimanche à Pékin** (Grand prix des journées du court métrage de Tours), premier essai de reportage cinématographique total images-textes : images et texte de présentation étroitement faits l'un pour l'autre, *nécessaires* l'un à l'autre.

**Dimanche à Pékin**, intelligent comme un épisode du voyage en Orient de Gérard de Nerval. Mais qui est Chris Marker et quelle nationalité est la sienne ?

- Française si vous voulez, mais Chris Marker est vraiment né, lui, il y a 35 ans, en juillet, à Oulan-Bator, en Mongolie extérieure. Oui. Oulan-Bator, ça s'écrit comme ça se prononce ! » précise mon interlocuteur lequel a d'ailleurs hésité longtemps entre faire naître Chis (sic) Marker ici ou là, à Oulan-Bator plutôt qu'ailleurs, Chris Marker n'étant, en fait, qu'un des six ou sept noms tour à tour adopté par ce grand garçon mince, cet individualiste d'une pudeur intellectuelle circonspecte, sûrement d'une grande timidité, qui parle en serrant les dents, donnant toujours l'impression fautive, lui si affable, de vous toiser, de vous juger !...

Elève dans toutes sortes d'endroits, celui qui est aujourd'hui Chris Marker possède une licence de philosophie lorsque la guerre éclate. Le maquis. F.T.P., puis l'armée américaine.

- J'aime cette ambivalence.

- Avant de faire du cinéma vous avez été attiré par la littérature ?

- En fait, j'ai très peu écrit. Un roman *Le coeur net*, en 49 ; un *Essai sur Giraudoux* en 52. Puis, je me suis baladé à travers le monde pour l'U.N.E.S.C.O. Ma mission alors : mettre le cinéma au service de l'éducation de base. Enfin je dirige aux Editions du Seuil la collection *Petite Planète*.

- Pourquoi et comment êtes vous passé de la littérature au cinéma ?

- Parce que j'avais envie de faire du cinéma ! A force de dire et de répéter que je savais en faire, on m'a cru. J'ai persuadé les gens et c'est ainsi que j'ai collaboré aux **Statues meurent aussi** avec Alain Resnais.

- Aviez-vous déjà rencontré Resnais ?

- Oui. Je m'occupais alors de Travail et Culture. Alain, lui, suivait des cours de comédie chez Simon. Tout de suite nous avons sympathisé. Nous avons des manies communes : les Comic strips, les chats et les films...

- Comment fonctionna votre collaboration ?

- Nous avons vraiment tout pensé ensemble. Il s'est agi d'un « jumelage » assez rare. La première idée : un film sur l'art nègre, date de la fin de l'année 48 et du début de l'année 49. La conception du film, les recherches à travers les collections et les musées, le tournage, furent très longs. Le film ne fut prêt que fin 52.

- L'interdiction qui a frappé **Les statues...** a dû vous gêner considérablement ?

- En réalité, on a plus parlé du film, que s'il avait bénéficié d'une sortie normale.

Pratiquement toutefois, et pendant deux ans, ni Resnais ni moi n'avons rien fait. Rien fait, sinon essayer de « montrer » au plus grand nombre de gens possibles **Les statues...**

En 1952, j'ai tourné seul un petit film sur les Olympiades d'Helsinki. J'ai eu pas mal d'ennui pendant la réalisation parce que je voulais, par exemple, montrer un ancien champion olympique dans la misère. Pas mal d'embêtements mais je n'ai pas voulu tenir compte des ukases et le film a bénéficié d'une excellente diffusion. Ce film sur les Olympiades, je l'aime bien. Ensuite, il y a eu ce trou dont je vous ai parlé ; puis, grâce à Paul Paviot, **Dimanche à Pékin** tourné en 15 jours au cours d'un voyage en Chine de trois mois.

- En même temps que vous tourniez **Dimanche à Pékin** vous avez effectué des reportages photographiques. Existe-t-il à votre avis une commune mesure entre la photographie et le cinéma ?

- Aucune. Il existe entre ces deux moyens d'expression également complets la même différence qu'entre le continu et le discontinu. Un moment j'ai cru la photo plus satisfaisante. Aujourd'hui, je préfère le cinéma.

- Vos projets ?

- Plutôt des désirs : tourner un moyen métrage sur Georges Bernanos. Réaliser, en long ou en moyen métrage, un « Science-Fiction ». Mais les Français n'ont pas, je le crains, la tête martienne. Peut-être aussi un film en Tunisie, un autre en Corée...